

Le refus du fatalisme

Alain Roy

Number 85, Summer 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96570ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Roy, A. (2021). Le refus du fatalisme. *L'Inconvénient*, (85), 3–3.

LE REFUS DU FATALISME

L'idée que l'atteinte du bonheur ou, plutôt, d'une certaine paix d'esprit puisse nécessiter une part de renoncement ou de fatalisme n'est pas nouvelle ; on la trouve chez bien des philosophes d'Orient et d'Occident. Or nous vivons à une époque où cette manière d'aborder la vie – en y introduisant une certaine dose de fatalisme, pour notre propre bien – semble devenue presque contre-nature.

D'une part, parce que nos sociétés capitalistes sont fondées sur l'exacerbation des désirs matériels et du consumérisme. On nourrit ainsi l'appareil de production et la quête du profit, en excitant les envies et les frustrations des individus : tout le monde veut posséder ce que possèdent les autres, et tout le monde perçoit comme une injustice, comme une indignité le fait de ne pas être mieux pourvu ou fortuné. Le principe démocratique de l'égalité alimente paradoxalement ces ressentiments, car chacun s'attend à être l'égal des plus chanceux, à ne pas souffrir d'inégalités, alors que la social-démocratie promet en fait une égalité très circonscrite : l'égalité des citoyens devant la loi et une certaine égalité des chances par l'accès à l'éducation et à des services publics de base, avec les possibilités de mobilité sociale qui en découlent. Mais au-delà de ça, chacun doit faire son chemin au sein d'un monde de plus en plus individualiste et compétitif.

D'autre part, nous adhérons à une vision transformatrice de la réalité qui nous amène à vouloir continuellement « changer les choses » lorsqu'elles ne correspondent pas à nos désirs. Si la réalité nous cause quelque mal-être, alors il faut transformer la réalité. Cette attitude se comprend, il est naturel de réagir ainsi face à des situations de déplaisir ; c'est ce qui nous pousse, par exemple, à lutter contre les inégalités et les discriminations. Mais ces luttes participent aussi d'un univers mental plus large où nous en sommes venus à percevoir tout inconfort, toute vexation comme une forme d'injustice exigeant réparation, comme un mal nécessitant une solution. Au lieu de nous dire : « la vie étant telle qu'elle est, j'ajusterai mes désirs en conséquence », nous pensons plutôt : « la vie ne m'apportant pas le bonheur, je dois changer le monde ». Nos mal-être nous conduisent ainsi à politiser toutes les dimensions de notre existence – et à vivre dans un état d'insatisfaction permanente, car le monde ne change pas au gré de nos désirs, le monde se soucie en fait fort peu de les satisfaire. Un tel constat est cependant inadmissible pour notre doxa capitaliste/progressiste/transformatrice, laquelle ne peut se maintenir que grâce aux illusions qu'elle entretient. Dans son principe même, notre doxa annule la possibilité de faire un pas de côté et de se dire : « si le monde est tel, alors je dois changer ma façon d'être ».

C'est ainsi que nous vivons dans une époque qu'on pourrait qualifier d'aphilosophique. Réticents à prendre du recul pour réfléchir à ce qu'est la vie, nous la politisons, nous en faisons un terrain de luttes permanentes. Face aux emportements militants, l'acte même de réfléchir suscite la méfiance, car il suppose un temps de recul et de détachement. Ce n'est plus la pensée qui guide nos vies : ce sont nos corps souffrants et désirants.

Ces mélancoliques observations, et d'autres du genre, nous ont donné l'idée du présent numéro sur les philosophes qu'il ferait bon relire. Ce numéro s'appuie donc sur l'hypothèse que la lecture de philosophes du passé serait une activité encore pertinente. Pourquoi ? Parce que ces derniers ont ausculté notre condition de mortels, qui aux dernières nouvelles est toujours de mise, et parce qu'ils ont fréquenté le genre humain, qui n'a pas tant changé non plus au fil des siècles.

Dans les pages du dossier se côtoient des philosophes qu'on peut qualifier de canoniques, tels que Héraclite, Platon, Pascal, Descartes, Spinoza, Rousseau et Nietzsche, mais aussi des penseurs plus récents, comme Arendt, Levinas, Buber et Günther Anders, ainsi que des auteurs qui se situent à la frontière de la littérature ou de l'essai, comme Annie Dillard, Svetlana Alexievitch, Aimé Césaire, Ralph Waldo Emerson, Walt Whitman et Albert Camus.

Chacun à sa façon, nos collaborateurs nous montrent comment leurs écrits peuvent enrichir notre expérience du réel et dénouer certains de nos questionnements. Alain Deneault explique comment les écrits de Spinoza nous aident à fonder une éthique des rapports politiques selon une logique immanente, sans avoir à nous en remettre à la morale traditionnelle. Amadou Sadjo-Barry décrit le concept du visage chez Levinas, grâce auquel nous pourrions surmonter la « solitude des différences » à laquelle conduisent les oppositions identitaires. Daniel D. Jacques et Thomas O. St-Pierre s'intéressent tous deux à la figure de Blaise Pascal : en nous faisant voir la démesure de l'humain et sa propension au « divertissement », c'est-à-dire au déni de sa finitude, « le plus actuel de tous les inactuels » nous enseigne les « vertus apaisantes du fatalisme ». Michel Morin reprend le terme bubérien de « revirement » pour décrire le mouvement de recueillement grâce auquel chacun peut s'ouvrir au logos, c'est-à-dire à cette parole porteuse de sens et comme venue d'ailleurs qui nous habite intérieurement, mais à laquelle nous demeurons sourds lorsque nous vivons en somnambules, accaparés par les contingences terrestres. Inversement, en s'inspirant de la notion de « microévénement » chez Annie Dillard, Martine Béland nous invite à cultiver la pratique du regard et à porter attention à notre présence subjective au sein du monde physique. À travers les exemples de Platon et d'Alexievitch, Sébastien Mussi nous rappelle que des vérités peuvent jaillir grâce à la forme du récit et dans les tâtonnements mêmes de la lecture et de la recherche de sens.

Ce numéro constitue en somme une invitation à cultiver l'art du recul, de la nuance, de l'entre-deux. Une invitation à résister à l'esprit de notre temps avide de querelleuses polarisations et d'emportements intempestifs.

Alain Roy